

Le sanglier de bronze

Dans la ville de Florence, non loin de la piazza del Granduca, se trouve une petite ruelle qui s'appelle, si je ne me trompe, Porta Rossa. Là, devant le marché aux légumes et aux herbes, se dresse un sanglier en bronze d'un travail exquis ; de sa gueule jaillit une eau pure et fraîche. L'animal lui-même est devenu tout noir avec le temps, seul son museau brille comme s'il avait été poli : il a été poli par des centaines de mains de pauvres, d'enfants et d'adultes, qui l'ont étreint et tendu leurs bouches desséchées sous le jet d'eau. Rien que de voir comment quelque joli petit garçon à demi nu enlace la belle bête et approche sa bouche toute fraîche de son museau — c'est un véritable tableau ! Quiconque arrive à Florence trouvera sans peine cet endroit : il suffit de demander à n'importe quel mendiant, et il indiquera aussitôt où se trouve le sanglier de bronze.

C'était un début de soirée hivernale ; les montagnes étaient toutes couvertes de neige, mais la lune brillait dans le ciel, et la lune en Italie éclaire si bien qu'elle transforme la nuit en jour — pas moins que nos sombres journées d'hiver. Que dis-je — pas moins ! Même mieux, car ici c'est l'air même qui resplendit, et le ciel semble s'élever plus haut, tandis que chez nous, au nord, ce toit froid de plomb — le ciel — nous courbe simplement vers la terre humide, qui tôt ou tard écrasera le couvercle de notre cercueil.

Dans le jardin ducal, à l'ombre des sapins, où même en hiver fleurissent des milliers de roses, un petit vagabond était resté assis toute la journée. Le gamin aurait pu servir d'image vivante de l'Italie : il rayonnait de beauté et pourtant il était si pitoyable, si malheureux... Il avait terriblement faim et soif, mais personne ne lui avait donné aujourd'hui la moindre pièce. Entre-temps, l'obscurité était tombée, il était temps de fermer le jardin, et le gardien avait chassé le garçon dehors. Longtemps le pauvre enfant resta debout, songeur, sur le pont jeté sur l'Arno, contemplant les étoiles qui scintillaient dans l'eau.

Ensuite, il se dirigea vers le sanglier de bronze, se pencha, entoura son cou de ses menottes et, approchant sa petite bouche du museau luisant, se mit à avaler avidement l'eau fraîche. Par terre gisaient quelques feuilles de laitue et deux châtaignes — ils lui servirent de souper. Dans la rue, il n'y avait âme qui vive, le garçon était tout seul, et il s'assit sur le sanglier de bronze, inclina sa tête bouclée contre la tête de l'animal et s'endormit aussitôt.

À minuit, le sanglier de bronze remua, et le garçon entendit distinctement : « Tiens-toi bien, petit, maintenant je vais courir ! » Et le sanglier partit effectivement au grand galop avec l'enfant. Quelle course ce fut !

D'abord, ils se dirigèrent vers la piazza del Granduca ; le cheval de bronze du monument ducal hennit bruyamment ; les blasons colorés de l'ancien hôtel de ville s'illuminèrent comme des transparents, et le David de Michel-Ange agita sa fronde ; partout s'éveillait une vie étrange. Les groupes de bronze de « Persée » et de « L'Enlèvement des Sabines » se tenaient là, comme vivants ; un cri d'horreur mortelle retentissait sur la magnifique place déserte.

Près du Palazzo Uffizi, sous l'arcade où se rassemble pendant le carnaval toute la noblesse florentine, le sanglier de bronze s'arrêta.

— Tiens-toi bien ! dit-il au garçon. Maintenant, monte l'escalier !

Le gamin, durant tout ce temps, n'avait pas prononcé un seul mot, tremblant de peur et de joie. Les voici entrés dans une longue galerie ; le garçon la connaissait bien : il y était déjà venu auparavant. Les murs foisonnaient de tableaux, partout se dressaient des bustes et des statues, baignés d'une lumière merveilleuse ; on eût dit qu'ici régnait un jour éclatant. Mais cela devint encore mieux lorsque s'ouvrit la porte donnant sur les salles latérales ! Tout ce luxe était bien connu du garçon, mais cette fois tout lui apparaissait sous une lumière particulière, miraculeuse.

Voici devant lui une adorable femme nue — une telle perfection de la nature ne pouvait être reproduite dans le marbre que par l'art d'un peintre incomparable. Ses formes divines respiraient la vie, à ses pieds s'ébattaient des dauphins, l'immortalité étincelait dans son regard. Les hommes l'appellent la Vénus de Médicis. De part et d'autre de la déesse étaient disposées des statues de marbre représentant de merveilleux jeunes gens : l'un aiguissait une épée — on l'appelle « L'Aiguiseur » ; sur un autre piédestal, des gladiateurs luttait. Et l'épée s'aiguissait, et les lutteurs combattaient pour la déesse de la beauté.

Tout cet éclat aveuglait presque le gamin ; les murs rayonnaient de couleurs variées ; tout était — la vie même, le mouvement même. Il y avait là encore une autre image de Vénus, une Vénus terrestre, pleine de vie et de feu, telle que Titien l'avait rêvée. Oui, c'étaient deux merveilleuses figures féminines ! Le beau corps, entièrement découvert, de la Vénus de Titien reposait sur un lit moelleux ; sa poitrine se soulevait doucement, sa tête bougeait légèrement, ses cheveux abondants tombaient sur ses épaules rondes, et ses yeux sombres brûlaient de passion. Aucun des tableaux, cependant, n'osait sortir complètement de son cadre. La déesse de la beauté elle-même, les gladiateurs et l'aiguiseur restaient également à leur place : ils étaient retenus par l'éclat qui ruisselait de l'image de la

Madone, de Jésus et de Jean. Les saints avaient cessé d'être des tableaux, c'étaient désormais les saints eux-mêmes !

Quelle beauté, quelle splendeur régnaient dans ces salles ! Le sanglier de bronze les parcourut pas à pas, et le garçon vit tout. Un spectacle effaçait de sa mémoire un autre, mais un tableau laissa dans son âme une trace ineffaçable, principalement grâce aux enfants joyeux et heureux qui y étaient représentés ; le garçon les avait déjà vus une fois dans la journée.

Beaucoup passeraient peut-être indifférents devant ce tableau, et pourtant c'est un véritable trésor de poésie. On y voit le Christ descendant aux enfers, mais autour de lui ne se pressent point des pécheurs torturés, mais des païens. Le tableau fut peint par le Florentin Angelo Bronzino. Ce qu'il y a de mieux, c'est l'expression sur les visages des enfants, une ferme certitude qu'ils monteront au ciel. Deux bambins s'enlacent déjà ; l'un, placé plus haut, tend les bras à celui qui est plus bas, lui montrant du doigt sa propre personne, comme pour dire : « Je vais au ciel ! » Sur les visages des adultes sont peints une espoir timide, incertain, et une humble supplication.

Le garçon regarda ce tableau plus longtemps que tous les autres ; le sanglier de bronze se tenait immobile, et soudain un léger soupir se fit entendre. D'où venait-il ? Du tableau ou de la poitrine de l'animal ? Le garçon tendit la main vers les enfants souriants, mais le sanglier repartit au galop vers la salle d'entrée.

— Merci, mon cher, mon bon petit sanglier ! dit le gamin en caressant l'animal qui — toc, toc ! — dévalait l'escalier.

— Merci à toi aussi ! dit le sanglier. Je t'ai aidé, et tu m'as aidé : je ne peux bouger que lorsqu'un enfant innocent est assis sur moi. Alors je peux même passer sous les rayons de la lampe brûlant devant l'image de la Madone. Partout je peux entrer avec toi, sauf dans l'église ! Mais regarder à travers les portes ouvertes ne m'est pas interdit ! Ne descends pas de moi ! Si tu descends, je redeviendrai aussi mort et immobile que tu m'as vu durant le jour dans la ruelle Porta Rossa.

— Je ne te quitterai pas, mon cher sanglier ! dit le garçon, et ils filèrent comme un tourbillon à travers les rues jusqu'à la place, devant l'église Santa Croce.

Les énormes portes d'entrée s'ouvrirent ; sur l'autel brûlaient des cierges, de sorte que dans l'église et même sur la place déserte il faisait clair.

Du monument funéraire situé dans le bas-côté gauche de l'église s'échappait une lumière extraordinaire, comme si autour s'était formé un halo de cent mille étoiles mouvantes. Sur le monument figurait un blason : un escalier rouge, comme s'il brûlait dans le feu, sur un champ azur. C'était le tombeau de Galilée ; il est très

simple, mais le blason est plein d'une profonde signification. Il pourrait servir d'emblème à l'art lui-même ou à la science : leurs représentants sont eux aussi conduits vers l'immortalité par cet escalier enflammé ; tous les prophètes de l'art et de la science, marqués des dons de l'Esprit, montent au ciel, comme le prophète Élie.

Les images placées sur les sarcophages de marbre dans le bas-côté droit de l'église semblaient toutes prendre vie. Ici se tenait Michel-Ange, là Dante avec une couronne de laurier sur le front, plus loin Alfieri, Machiavel — partout de grands hommes, l'orgueil de l'Italie (Non loin du tombeau de Galilée se trouve le tombeau de Michel-Ange ; sur celui-ci — son buste et trois allégories : la Sculpture, la Peinture et l'Architecture. À côté — le tombeau de Dante (son corps repose à Ravenne) ; on y voit une figure de l'Italie indiquant la statue colossale de Dante ; ici même, la Poésie pleure la perte qu'elle a subie. À deux pas — le monument funéraire d'Alfieri, orné de lauriers, d'une lyre et de masques ; au-dessus du tombeau, l'Italie pleure. Le tombeau de Machiavel achève cette série de monuments dédiés aux grands hommes d'Italie. — Note de l'auteur.). L'église Santa Croce est magnifique, bien plus belle, quoique moins grande, que la cathédrale florentine de marbre.

Les plis des vêtements de marbre remuaient, et les images mêmes des grands hommes levaient la tête et

Ils tournaient leurs regards vers l'autel étincelant, d'où s'élevait un chant et où des garçons vêtus de blanc encensaient avec des encensoirs d'or ; un puissant parfum s'échappait de l'église pour se répandre sur la place.

Le garçon tendit la main vers la lumineuse clarté, mais à cet instant même le sanglier de bronze s'élança plus loin, et il dut se cramponner fermement au cou de l'animal. Le vent sifflait à ses oreilles, les portes de la cathédrale se refermèrent en grinçant ; alors la connaissance abandonna le garçon, un froid mortel saisit ses membres, et — il ouvrit les yeux.

C'était déjà le matin ; il était à demi assis, à demi couché, ayant presque entièrement glissé du dos du sanglier, qui se tenait, comme toujours, à sa place habituelle.

L'horreur saisit le garçon à la seule pensée de celle qu'il appelait sa mère. Elle l'avait envoyé la veille mendier, mais personne ne lui avait rien donné ; la faim tourmentait le pauvre petit. Il embrassa une fois encore le sanglier, lui baisa le museau, lui fit un signe de tête et se dirigea vers l'une des rues les plus étroites, où à peine un âne chargé aurait pu passer. Puis le garçon entra par une porte entrouverte, garnie de fer, et commença à monter un escalier de briques sale, dont

une corde tenait lieu de rampe. L'escalier menait à une galerie ouverte, toute tapissée de haillons ; de la galerie, un autre escalier descendait vers la cour ; au milieu de la cour se trouvait un puits, d'où partaient dans toutes les directions vers les étages de gros fils de fer, le long desquels des seaux d'eau montaient et descendaient sans cesse ; le treuil grinçait, et l'eau des seaux éclaboussait le pavé de la cour. Par un petit escalier de briques à demi écroulé, le garçon monta encore plus haut ; à sa rencontre, deux matelots russes dévalaient gaiement les marches et faillirent renverser le gamin. Ils revenaient d'une joyeuse orgie nocturne ; derrière eux marchait une femme d'un certain âge, mais solidement bâtie, aux cheveux noirs et épais.

— As-tu beaucoup rapporté ? demanda-t-elle au garçon.

— Ne te fâche pas ! implora-t-il. Personne ne m'a rien donné !

Et il saisit le bord de la robe de sa mère, comme s'il eût voulu la baiser. Ils entrèrent dans la chambre ; nous n'en ferons pas la description ; il suffira de dire qu'il s'y trouvait un pot de terre rempli de braises ardentes — une chaufferette, ou marito, comme on l'appelle en Italie. La femme la prit et se réchauffa les mains.

— Tu as tout de même apporté quelque chose ? demanda-t-elle en poussant le garçon du coude.

L'enfant pleura ; elle lui donna un coup de pied ; il poussa un grand cri.

— Tais-toi, sinon je brise ta tête criarde ! dit-elle en levant la chaufferette sur lui.

Le garçon, en poussant des cris, se jeta contre terre. La porte s'ouvrit, et une voisine entra, tenant elle aussi une chaufferette à la main.

— Felicità ! Que fais-tu à cet enfant ?

— C'est mon enfant ! répondit Felicità. Je peux le tuer si je le veux, et toi aussi avec lui, Gianina !

Et elle leva la chaufferette. La voisine la dressa pour se défendre, et les pots s'entrechoquèrent — tessons, braises et cendres volèrent dans toute la chambre, tandis que le garçon était projeté hors de la porte, dans la cour, puis dans la rue ! Le pauvre enfant courut jusqu'à ce que le souffle lui manquât, et il fut bien obligé de s'arrêter devant l'église Santa Croce, celle-là même où il s'était rendu cette nuit. L'église rayonnait tout entière de lumières ; il entra, s'agenouilla auprès du premier tombeau à droite — c'était le tombeau de Michel-Ange — et éclata en sanglots. Les gens allaient et venaient, la messe était terminée, personne ne se

souciait du garçon ; seul un bourgeois d'un certain âge s'était arrêté un instant pour le regarder, mais ensuite il avait poursuivi son chemin comme les autres.

L'enfant, complètement épuisé par la faim et la soif, se glissa dans un coin entre le mur et le tombeau de marbre et s'endormit. Il ne se réveilla que vers le soir — quelqu'un le secouait ; il se leva et vit devant lui le même vieillard.

— Es-tu malade ? Où habites-tu ? Es-tu ici depuis tout le jour ? le accabla-t-il de questions.

Le garçon répondit, et le vieillard le conduisit dans une petite maison située dans l'une des rues latérales, non loin de l'église. Ils entrèrent dans un atelier de gantier : une femme d'un certain âge cousait avec application, tandis que sur la table, devant elle, sautillait une petite bolognaise blanche, tondue si court que son corps rose transparaissait à travers son poil. La bolognaise se jeta sur le garçon.

— Les âmes innocentes se reconnaissent vite ! dit la femme en caressant la chienne et l'enfant.

Ces bonnes gens, après avoir nourri et abreuvé le garçon, lui permirent de passer la nuit chez eux, et le lendemain, l'oncle Giuseppe voulut parler à la mère du gamin.

On coucha l'enfant dans un petit lit misérable, mais il lui parut princier : il avait l'habitude de passer ses nuits sur les pierres dures du pavé. Il s'endormit paisiblement et rêva de tableaux somptueux et du sanglier de bronze.

Le matin, l'oncle Giuseppe sortit, et le pauvre gamin s'affligea : cela finirait par le ramener chez sa mère ! Et il pleurait, en baisant la petite chienne vive et blanche, tandis que la bonne femme leur faisait doucement signe de la tête.

Eh bien, avec quoi l'oncle Giuseppe revint-il ? Il conversa longuement avec sa femme ; celle-ci hochait la tête avec approbation et caressait la tête du garçon, disant :

— Un si gentil garçon ! Il deviendra un excellent gantier, pas moins bon que toi ! Il a des doigts si fins, si souples ! C'est la Madone elle-même qui l'a destiné à être gantier !

Et le garçon resta chez eux. La femme du gantier lui apprit à coudre ; on le nourrissait bien, il dormait excellemment et devint un garçon gai et espiègle, qui ne dédaignait pas parfois de faire des farces et de taquiner Bellissima — c'est ainsi qu'on appelait la chienne ; mais la maîtresse le menaçait du doigt, le grondait et se fâchait, ce qui affligeait beaucoup le garçon. Une fois, il était assis, pensif, dans sa

chambrette où séchaient aussi les peaux ; les fenêtres donnant sur la rue étaient protégées par de grosses grilles ; le garçon ne pouvait dormir : le sanglier de bronze ne lui sortait pas de l'esprit, et soudain il entendit dans la rue : toc ! toc ! C'était sûrement le sanglier ! Le garçon se précipita à la fenêtre, mais la rue était déjà vide.

— Aide donc ce monsieur, prends la boîte de couleurs ! dit un matin la maîtresse en apercevant un jeune voisin peintre qui traînait une boîte et une toile enroulée sur un bâton.

Le garçon prit la boîte et suivit le peintre. Ils se rendirent à la galerie de tableaux et montèrent par cet escalier même que le garçon se rappelait si bien depuis cette nuit où il avait chevauché le sanglier ; il reconnut toutes les statues et tous les tableaux, la merveilleuse Vénus de marbre, la Madone, Jésus et Jean.

Les voici arrêtés devant un tableau de Bronzino, représentant le Christ descendant aux enfers et entouré d'enfants souriants et fermement convaincus de leur salut ; le pauvre garçon lui aussi s'illumina tout entier d'un sourire — il se sentait lui-même au ciel.

— Eh bien, va-t'en ! lui dit le peintre, qui avait déjà installé son chevalet.

— Ne pourrais-je pas voir comment vous reporterez le tableau ici, sur cette toile blanche ? dit le garçon.

— Pour l'instant, je ne peindrai pas encore avec des couleurs ! répondit le peintre en prenant un crayon de fusain.

Sa main s'agita rapidement, ses yeux se fixèrent sur le grand tableau et, bien qu'il ne traçât que de fins traits, apparut sur la toile la même image aérienne du Christ que sur le tableau peint à l'huile.

— Eh bien, va-t'en donc ! dit de nouveau le peintre, et le garçon s'en retourna doucement à la maison, s'assit à table et se mit à apprendre... à coudre des gants.

Mais ses pensées s'envolaient vers la galerie de tableaux, il se piquait les doigts avec son aiguille, le travail n'allait pas, du moins ne taquinait-il plus Bellissima. Le soir, le garçon se glissa par la porte ouverte dans la rue ; il faisait froid, mais au ciel brillaient de merveilleuses étoiles claires. Il courut par les rues silencieuses droit vers le sanglier de bronze, se pencha vers lui, baisa son museau luisant, puis s'assit sur son dos et dit :

— Comme tu m'as manqué, cher sanglier ! Il faut que nous refassions une promenade cette nuit !

Le sanglier de bronze ne bougea point, de sa bouche continuait de couler un filet d'eau pure et fraîche. Le garçon était assis sur lui, tel un cavalier sur un cheval, lorsque soudain quelqu'un tira le bord de sa robe. Il regarda et vit Bellissima, la petite, la nue Bellissima ! La chienne aussi s'était discrètement faufilée par la porte et avait suivi le garçon. Bellissima aboyait, comme si elle eût voulu dire au garçon : « Moi aussi je suis là ! Et toi, où es-tu allé te fourrer ? » Si un dragon de feu eût apparu devant le garçon, le pauvre petit n'en aurait pas eu plus peur que de Bellissima. Bellissima dans la rue et « pas habillée ! », comme aurait dit la maîtresse. Qu'allait-il donc arriver maintenant ? En hiver, on ne laissait jamais sortir la chienne de la maison sans une chaude couverture de peau de mouton, spécialement confectionnée pour elle. Cette peau de mouton était ornée de grelots et de rubans, et s'attachait autour du cou et sous le ventre par des rubans rouges. Accompagnant ainsi parée sa maîtresse lors d'une promenade, la chienne ressemblait à un petit agneau trotinant sur ses pattes.

« Bellissima est là, et toute nue ! Qu'allons-nous devenir ? » Tous ses rêves s'envolèrent ; le garçon embrassa le sanglier de bronze, saisit Bellissima — la pauvre bête tremblait de froid — et courut à la maison de toutes ses forces.

— Qu'est-ce que tu as là ? Où cours-tu ? crièrent deux gendarmes qu'il rencontra en chemin ; Bellissima aboya.

— Où as-tu volé une si jolie petite chienne ? demandèrent-ils, et ils la lui arrachèrent.

— Ah, rendez-moi ma chienne ! supplia le petit garçon.

— Si tu ne l'as pas volée, dis chez toi que quelqu'un vienne la chercher au corps de garde.

Et ils partirent avec Bellissima.

Quelle catastrophe ! Que faire : se jeter dans l'Arno ou rentrer à la maison pour avouer sa faute ? Ses maîtres, bien sûr, le battraient à mort ! « Eh bien, tant pis, je veux moi-même mourir ; j'irai alors rejoindre Jésus et la Madone ! » Et il prit le chemin de la maison, principalement afin de mourir.

La porte était fermée ; il ne pouvait atteindre le heurtoir ; il n'y avait âme qui vive dans la rue, mais un pavé gisait sur le trottoir, et le garçon se mit à frapper la porte avec.

— Qui est là ? entendit-on crier.

— C'est moi ! dit-il. Bellissima n'est plus là ! Ouvrez-moi et battez-moi à mort.

Une grande agitation s'empara de la maison ; la maîtresse surtout fut effrayée pour la pauvre chienne ; elle regarda aussitôt le mur où pendait la couverture de la chienne : la peau de mouton était à sa place.

— Bellissima est au corps de garde ! s'écria-t-elle. Ah, mauvais garnement ! Comment as-tu réussi à l'attirer dehors ? Elle va geler ! Une créature si délicate entre les mains de soldats grossiers !

Et l'oncle Giuseppe dut partir chercher la chienne. La maîtresse gémissait, tandis que le garçon pleurait ; tous les voisins accoururent, et l'artiste arriva aussi. Il attira le petit garçon contre lui, se mit à lui demander comment les choses s'étaient passées, et, tant bien que mal, par bribes et par morceaux, apprit toute l'histoire du sanglier de bronze et de la galerie de tableaux. On ne pouvait pas immédiatement comprendre le petit garçon.

L'artiste consolait l'enfant et prenait sa défense devant la vieille femme, mais elle ne se calma que lorsque l'oncle Giuseppe revint avec Bellissima, qui avait été chez les soldats. Quelle joie ! L'artiste caressa le pauvre petit garçon et lui donna toute une pile d'images.

Les images étaient merveilleuses, extrêmement drôles ! Le sanglier de bronze était particulièrement beau — tout à fait comme s'il était vivant ! Rien ne pouvait être mieux ! L'artiste ajouta quelques traits au crayon, et sur le papier apparut le sanglier de bronze, non seulement lui, mais aussi la maison qui se trouvait derrière !

« Si seulement je savais dessiner et peindre ainsi ! Le monde entier deviendrait le mien ! On pourrait tout transporter sur le papier ! »

Le lendemain, profitant d'un moment où il resta seul, le garçon saisit un crayon et essaya de copier le sanglier au verso de l'une des images. Cela réussit ! Un peu de travers, un peu de biais, une patte plus épaisse que l'autre, mais on pouvait tout de même deviner qu'il s'agissait du sanglier de bronze.

Le garçon exultait ! Certes, le crayon lui obéissait encore mal — il le remarquait parfaitement. Mais le jour suivant, à côté du premier sanglier de bronze, il y en avait un second ; celui-ci était déjà cent fois meilleur, et le troisième était si beau que chacun aurait immédiatement reconnu de qui il avait été copié.

En revanche, la couture des gants avançait mal, et les diverses petites commissions des maîtres s'exécutaient lentement et difficilement. Grâce au sanglier de bronze, le garçon avait appris qu'on pouvait transporter sur le papier n'importe quelle image, et que la ville de Florence était un véritable album, qu'il suffisait de feuilleiller ! Sur la piazza della Trinità se dresse une colonne élancée ; à

son sommet même se trouve la déesse de la justice, les yeux bandés, tenant une balance dans ses mains ; bientôt elle aussi fut transportée sur le papier, et c'est l'apprenti gantier qui l'y transféra. Sa collection de dessins ne cessait de grandir, mais jusqu'alors tous représentaient des objets inanimés. Un jour, Bellissima bondit devant lui, et il lui dit :

— Tiens-toi tranquille ! Tu verras comme tu seras jolie sur le dessin !

Cependant, Bellissima ne voulait pas rester immobile, et il fallut l'attacher. Mais même attachée par la queue et par la tête, elle continuait à sauter et à aboyer ; il fallut serrer solidement la cordelette. Soudain entra la signora.

— Impie garnement ! Pauvre petite chienne ! — fut tout ce qu'elle put articuler.

Ensuite, elle repoussa le garçon, lui donna un coup de pied et chassa de la maison l'ingrat impie, couvrant de baisers et de larmes la pauvre Bellissima, à demi étouffée.

À ce moment, l'artiste montait l'escalier, et — voici le tournant décisif de notre histoire.

En 1834, il y eut une exposition à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Deux tableaux, placés côte à côte, attiraient des foules de spectateurs. Sur le plus petit était représenté un joyeux petit garçon en train de dessiner une petite chienne blanche, tondu de près.

Visiblement, le modèle ne voulait pas rester immobile, c'est pourquoi il avait été ficelé à la table par la queue et par la tête avec une cordelette. La vie jaillissait de ce tableau avec une telle force que tous en étaient enthousiasmés. Le tableau appartenait, disait-on, au pinceau d'un jeune Florentin, trouvé quelque part dans la rue lorsqu'il était encore enfant, élevé par un vieux gantier, et ayant appris seul à dessiner. Un artiste désormais célèbre avait découvert par hasard son talent, au moment où l'on chassait le petit garçon de la maison parce que, voulant dessiner la chienne préférée de sa maîtresse, il l'avait ligotée et failli l'étouffer.

De l'apprenti gantier sortit un grand artiste — ce dont témoignait le tableau mentionné, et surtout celui, plus grand, qui se trouvait à côté. On n'y voyait qu'une seule figure : un adorable petit garçon en haillons dormait profondément, assis sur le sanglier de bronze de la ruelle Porta Rossa (Le Sanglier de bronze est une copie ; l'original est en marbre et se trouve dans la galerie du Palazzo degli Uffizi. — Note de l'auteur.).

Tous les spectateurs connaissaient bien cet endroit. Les mains du garçon reposaient sur la tête du sanglier. Le doux visage pâle d'enfant était vivement

éclairé par les rayons d'une lampe suspendue devant une icône de la Madone. Le tableau était merveilleux ! Dans un coin de la magnifique dorure du cadre était accrochée une couronne de laurier, mais parmi les feuilles vertes serpentait un ruban noir et un crêpe noir.

Le jeune artiste était mort peu de temps auparavant.